

prodigieuse—qu'eût été cet homme et qu'eût-il fait, si son cœur n'eût été soumis aux ordres du Seigneur ; si ce sentiment de complète dépendance de la Divinité qui se traduit par le mot *religion*, n'eût contrôlé les actes de sa volonté et la puissance de son bras ?

Messieurs, que fût devenu le monde, il y a près de 1500 ans, si le catholicisme n'eût fait asseoir au banquet de la civilisation ces hordes barbares qui démolirent pièce à pièce le trône des Césars et ruinèrent le plus florissant empire qui ait jamais existé ? Que fût devenu le monde, si ces fiers enfants de la nature, qui ne respiraient que le meurtre, l'incendie et le pillage, ne fussent tombés à deux genoux devant les ministres de l'Evangile ? Indubitablement, le flambeau des lettres et des sciences se serait éteint, peut-être, hélas ! pour jamais, et l'intelligence aurait été ensevelie, avec toutes ses conquêtes, sous les débris de la puissance romaine.

Maintenant, qu'on ose dire que la religion, et surtout la religion catholique, la seule véritable, la seule sainte ; qu'on ose dire que cette religion c'est la mort du cœur ; que les élans généreux, les nobles desseins ne sont pas les produits spontanés des cœurs surnaturalisés par le contact divin, par la bénigne influence des rapports sacrés de l'homme avec Dieu. Messieurs, il n'y a pas à s'y méprendre, l'empire de la grâce est presque limité, son action est toute-puissante, et le cœur fertilisé par cette rosée céleste devient comme le miroir de cette justice éternelle dont Dieu a toujours été et sera toujours la plus haute et l'unique expression.

Messieurs, je ne déroulerai pas aujourd'hui à vos regards le tableau de toutes les splendeurs d'une âme fidèle au Seigneur : mes paroles manqueraient d'actualité ; ce sujet a, d'ailleurs, trop d'étendue et ne saurait être traité d'une seule haleine ; je ne ferai qu'entrevoir ce sanctuaire, ce nouveau paradis terrestre où Dieu se plaît à faire son séjour, pour y cueillir quelques fleurs, entr'autres celle de l'amour du sol natal. Parlant au nom de la patrie à l'élite de la nation, aux membres de cette société St. Jean-Baptiste de Montréal, qui résume dans son sein les vœux, les espérances et les nobles instincts de tous les vrais enfants du sol et qui compte à sa tête et dans ses rangs tant de représentants de la gloire nationale, tous fils dévoués de cette sainte Eglise dont je suis le ministre, j'avoue, tout d'abord et bien ingénument, que le contingent que j'ai à apporter à cette grande fête est de bien peu de valeur, et que je ne répondrai guère à l'attente de ce brillant auditoire. J'avoue aussi, Messieurs, que je n'eusse jamais paru dans cette chaire en pareille occurrence, si je n'avais été invité à le faire par le Pasteur si vénérable que la mort vient de ravir à votre amour, dont le souvenir vivra éternellement dans ce pays, et qui savait aussi bien s'associer à vos joies qu'à vos douleurs. Je n'ai, Messieurs, pour répondre à une invitation qui vient de si haut, que quelques considérations bien incomplètes à vous offrir sur le sentiment que l'homme doit avoir de sa dignité, sur les résultats sociaux de l'abnégation ou de la charité pratique—vertu qui doit caractériser la vie de tout citoyen, et sur l'amour du sol natal. Que le Dieu infiniment bon, qui préside aux destinées des nations et qui connaît toute mon insuffisance, veuille bien me venir en aide !

I.

Tout homme qui vient en ce monde et qui a à cœur

de tendre à sa fin sociale, aussi bien qu'à sa fin éternelle, doit, dans sa sphère d'activité, concourir à l'harmonie générale par la régularité et l'ordre de ses mouvements ; il lui faut éviter les situations fausses, les conditions anormales, en un mot, tout ce qui peut amener une dislocation, quelques funestes frottements, certains chocs imprévus et par cela même trop rudes. Or, comment arriver à de si heureux résultats ? Quelle est la voie qui y conduit ? Il n'y en a pas qu'une, Messieurs ; mais je n'en signalerai qu'une aujourd'hui à votre attention, et la voici : c'est le sentiment intime de sa dignité propre, l'amour bien ordonné de soi-même, ou, en d'autres termes, le respect que chacun doit avoir pour son corps et pour son âme.

Qu'est-ce que l'homme, dit le prophète royal, qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez penser à lui ? Vous l'avez presque égalé aux anges : *minuisti eum paulo minus ab Angelis* ; vous l'avez couronné comme un roi dans l'univers : *gloriâ et honore coronasti eum* : tout ce qu'il y a dans la mer, sur la terre et dans les airs, vous le lui avez soumis : *omnia subiecit nobis*. Messieurs, réfléchissons quelque peu seulement sur les gloires de nos prérogatives ici-bas et sur les perfections presque infinies de notre être, et nous constaterons de suite, sans le moindre effort, tout ce qu'il y a de tranché, de net et de précis dans le croquis du peintre divin. Pour qui a été créé ce vaste univers, ce magnifique palais qui nous retrace, par la majesté de ses lignes, les splendeurs de l'éternelle Sion ? Pour qui cet astre qui répand, chaque jour, sur le monde des trésors de lumière ! Pour qui cette lune qui, par sa leur pâle et incertaine, semble craindre de troubler le sommeil des mortels ? Pour qui ces richesses enfouies, accumulées dans les entrailles de la terre ? Pour qui ces fluides impondérables et tant d'éléments ? Messieurs, pour qui ? vous le savez, on vous l'a appris dès vos plus jeunes ans : ce dogme sacré est consigné en termes bien clairs, à la seconde page de cet excellent petit livre qu'on appelle le *Catechisme*. Pour qui ? cette question se justifie-t-elle dans un siècle où le progrès matériel enchaîne à son char de triomphe des milliers d'esclaves ; dans un siècle où l'intelligence déserte les sublimes régions où elle a plané jusqu'ici, pour se placer derrière une colonne de fumée ou un nuage de vapeur ; dans un siècle où, en fait de découvertes utiles et même inutiles, l'infini travail, attire et tourmente l'homme ; dans un siècle où l'industrie, arrivée à son apogée, fait de tous les éléments comme autant de vigoureux artisans, comme autant de bêtes de somme !

Tout a donc été créé pour l'homme ; l'homme est donc comme la fin du monde matériel, ou comme le centre de l'universalité des êtres qui constituent ce monde. De tout ceci, Messieurs, concluons à sa grandeur, à la sublimité de sa vocation, à la hauteur de sa dignité, au sentiment intime qu'il doit en avoir et à toutes les précautions qu'il doit prendre pour ne la point prostituer, cette dignité. Placé à la tête de la création, dominant la nature visible, il importe souverainement qu'il ne laisse jamais ni se flétrir ni s'effeuiller la couronne qui ceint son front.

Ayant un corps créé à l'image de Celui que les Juifs déicides ont déchiré à coups de fouets et attaché à un gibet d'infamie, et ce corps, dans la dispensation des trésors de la grâce, étant destiné à servir de tabernacle au Dieu vivant, l'homme doit, par un surcroît de motifs,